PERCIVAL EVERETT

Tout ce bleu

roman traduit de l'américain
par Anne-Laure Tissut

ACTES SUD

Pour Melanie, qui fait arriver tant de choses.

Une photographie est le secret d'un secret.

Diane Arbus

Je commencerai par les dimensions. Comme il se doit. Une fois, peut-être deux, je me suis fait dire par un ami mathématicien que la dimension traite de la structure constituante de tout espace dans sa relation au temps. Je n'ai pas compris sa proposition, et ne la comprends toujours pas, bien qu'elle ait à l'évidence un indéniable charme poétique. Il a aussi essayé de me dire que la dimension d'un objet ne dépend pas de l'espace dans lequel l'objet est inclus. Je ne suis pas certain qu'il sache lui-même ce qu'il voulait dire, même s'il semblait tout à fait séduit par son idée. Ce que je comprends de façon sûre, c'est que ma toile mesure trois mètres soixante-dix par six mètres quarante-huit. Je ne peux pas expliquer les huit centimètres, je sais juste qu'ils sont d'une importance cruciale pour l'œuvre. Elle est clouée à un mur de six mètres dix de haut et de dix mètres soixante-dix de large. Le mur opposé est identique et les murs adjacents ne font que quatre mètres soixante de large. Ainsi la surface totale est de quarante-neuf mètres carrés. Le volume de l'espace de travail est de trois cents mètres cubes. Je mesure un mètre quatre-vingt-trois et pèse quatre-vingt-sept kilos zéro neuf. Je ne peux pas expliquer

les neuf grammes. Je préfère que les nombres soient écrits en toutes lettres.

De la même façon, je préfère désigner les couleurs par leur nom plutôt que par leur référence d'échantillon. Je n'aime pas les nuanciers illustrant des gradations de couleurs ou de tons. À la boutique de peinture ou au magasin de fournitures artistiques, il y en a pléthore, qui n'attendent que d'être jetés à la poubelle. Ces nuanciers ne me disent rien. Ces exemples, qui ne sont jamais exemplaires et encore moins uniques, n'offrent qu'une approximation de ce que la peinture sera sur la palette, sur le bois ou au bout de mes doigts. Le bouton d'or n'est pas doré sur l'*échantillon*. Quel drôle de mot. Échantillon. Le jaune indien pourrait tout aussi bien être de l'orange de cadmium. Et le jaune auréolin, du topaze, ou du jaune citron. Les noms, en revanche, sont précis, sans ambiguïté ; on pourrait presque dire rigides, figés, inaltérables, et sans la moindre élasticité. Ce qui ne veut pas dire que les mots manquent de précision ; mais celle des noms est absolue. Même quand ils sont faux, ou avancés par erreur. Un nom n'est jamais complètement à côté. Je devrais spécifier que je considère les noms de couleurs comme des noms propres, en ce qu'ils ne nous livrent aucune information au sujet des choses nommées, mais les identifient spécifiquement. Exactement de la même façon que mon nom fonctionne pour moi, mon nom étant Kevin Pace. Il y a sans doute d'autres Kevin Pace dans le monde, mais nos noms ne sont pas les mêmes. Peut-être nos noms ont-ils le même nom, mais le nom de mon nom n'est pas un nom propre.

Ce sont mes peintures, mes couleurs. De la poudre mélangée à de l'huile de lin. Ceci est mon

tableau, des couleurs sur de la toile de lin brut. J'utilise beaucoup de bleu phtalo – du bleu de Prusse mêlé d'indigo. Dans l'angle en haut à droite, c'est du bleu céruléen qui se fond dans du cobalt, ou peut-être qui déteint sur du cobalt. Les couleurs et leurs noms sont partout, sur tout. Elles veulent toutes dire quelque chose, même si je ne saurais dire quoi, et ne le dirais pas si je le savais. Leurs noms sont plus descriptifs que leur présence, tout comme leur présence ne *décrit* rien, et n'a nul besoin de le faire. Ceci est mon tableau. Il habite cette structure qui ressemble à une poulinière ; je suppose que c'en est une. Nul n'y pénètre que moi. Ni ma femme. Ni mes enfants. Ni mon meilleur ami Richard.

Il y a un autre bâtiment dans lequel je fais d'autres tableaux. Là, tout le monde peut entrer. Les tableaux, disponibles, et non dissimulés, attendent qu'on les considère, les achète pour les accrocher à un mur de salon ou dans le hall d'une banque. Je les aime bien. Certains sont bons. D'autres, pas tant que ça. Ce n'est vraiment pas à moi d'en juger et je m'abstiendrai donc. Mais ce sont tous des putes, ces tableaux. Je les reconnais, et les apprécie en tant que tels. Ce n'est pas leur faute, et de fait, je ne le vois pas comme une mauvaise chose en soi. Il n'y a vraiment pas grand mal à faire la pute, si on le fait bien, sans excuse ni réserve. Et ces tableaux que je semble désigner avec quelque insouciance, bien que ce ne soit pas mon intention, ont-ils un leitmotiv ? Peut-être. Je ne sais pas, et peu m'importe. Je me demande s'il y a seulement un point commun d'une série à l'autre, d'une toile à l'autre. D'ici quelques années, les experts tiendront de

savants discours sur mes matériaux, ma technique et ma palette. J'aimerais tant pouvoir penser qu'il y a systématiquement un peu de moi-même dans chaque toile, puis je me demande pourquoi c'est important, pourquoi – histoire de mêler les métaphores – on aurait besoin d'entendre sans relâche une suite de notes entêtante.

J'ai connu une brève période de succès il y a de cela quelques années. Aussi ai-je un peu d'argent, assez en tout cas pour que ma famille vive confortablement. J'ai mis mes enfants à l'école privée, mais sans savoir pourquoi. L'école publique est sans doute meilleure, mais elle se trouve plus loin, de plusieurs kilomètres. Ce qui semble insinuer que je suis paresseux. C'est assez vrai. Beaucoup de leurs camarades d'école me semblent idiots, mais peut-être sont-ils seulement trop gâtés. Et ce ne sont que des enfants. Peut-être tous les enfants sont-ils idiots ou peut-être tous des génies, et peut-être n'y a-t-il aucune différence entre les deux. En ce qui me concerne, je ne m'intéresse plus au génie. Je m'en suis peut-être approché à un moment donné, mais sans doute pas. Qui sait ? Et enfin, surtout, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Ma toile, mon tableau secret, a un titre, un nom. Il n'a jamais été dit à quiconque. Je ne l'ai prononcé qu'une seule fois, en chuchotant, seul dans mon atelier. C'est un peu comme mon mot de passe d'adresse électronique, sauf qu'on ne peut pas le récupérer si je l'oublie. Je ne l'ai pas écrit. L'une des raisons pour lesquelles je ne laisserai jamais mes enfants le voir est qu'ils pourraient essayer de lui

donner un nom et par là tout gâcher. Je ne laisserai pas ma femme le voir parce que ça va la rendre jalouse et tout gâcher. Je sais que ma famille et mes amis, bien qu'ils m'aiment, j'imagine, quel que soit le sens du verbe, attendent ma mort avec une certaine impatience, ou disons, parce que j'adore cette formule, mon repos éternel. Ils veulent tous voir la toile. Je voudrais voir leur tête si cela arrivait, mais ça n'arrivera pas. Ils croient tous que je ne leur fais pas confiance. C'est assez vrai. Ils prennent les nombreux verrous et les fenêtres obturées de l'atelier comme une insulte. Je ne leur fais pas confiance en tant qu'entité collective. Au début, ils venaient rôder autour de mon atelier, essayant de glisser des coups d'œil, venant flairer de-ci, de-là. Des coyotes et des ratons laveurs autour d'une tente. Ils ont renoncé. Pour le moment. Est-ce mon chef-d'œuvre ? Peut-être. Sans doute pas. J'ignore ce que ce mot veut dire. La notion de chef-d'œuvre a quelque chose à voir avec l'éternité, à tout jamais, paraît-il. Je refuse d'avoir commerce avec ce genre de concepts, non par position philosophique, mais par goût. Peut-être bien que l'éternité d'un chef-d'œuvre lui permet d'exister hors du temps, mais je suis trop bête pour le comprendre et pas assez malin pour refuser de le comprendre. Mon *chef-d'œuvre*, apparemment, est l'objet d'une préoccupation intense de la part de grand nombre de gens. Ce n'est pas agréable de savoir qu'on est plus intéressant mort que vif, mais ce n'est pas non plus si désagréable que ça.

J'ai cinquante-six ans. J'ai gardé cette dimension pour la fin sans raison particulière, ni raison significative ou intéressante. Selon la norme actuelle, je

ne suis pas vieux. Soixante est le nouveau quarante. Soixante-dix, le nouveau cinquante. Mort, le nouveau quatre-vingts. Autrement dit, si je venais à mourir aujourd'hui, tout le monde ferait un commentaire sur ma jeunesse, et pourtant, si je me cassais une jambe en essayant de sauter par-dessus la clôture à l'arrière de la maison, tout le monde me taxerait de vieux fou. Je ne peux plus faire nombre de choses que je faisais jadis, mais il se trouve que je ne veux pas les faire. Je n'ai guère envie d'aller où que ce soit au sprint, de traverser une rivière à la nage, ou de mettre un panier au basket d'un bond, non que j'en aie jamais été capable. Mais je suis dans les limbes de l'âge, trop âgé pour ne pas tenir en place, trop jeune pour qu'on me laisse jouer les vieux grincheux. Toutefois, je suis assez près de l'autre bout, l'extrémité éloignée de ma chronologie, ma date d'expiration, pour susciter de l'intérêt pour mon œuvre.

On parle beaucoup, on bavarde, on jase, dans le soi-disant monde de l'art (lequel des deux est le plus douteux, l'"art" ou le "monde" ?), à propos de mon tableau secret, ce tableau-là, ce tableau-ci. J'ai entendu une rumeur, un bobard, si vous me permettez ce terme, selon lequel d'aucuns auraient déjà fait des offres aux enchères. Cela m'en dit assez sur le compte d'*aucuns*, de *ces gens-là*, ou peut-être sur le compte de tout le monde. Le tableau pourrait être hideux. Accompli à la va-vite. Il pourrait être insultant, creux, moralement répugnant, stupide ou, pire, pédant. De ce que j'ai cru comprendre, les besoins de ma famille pourraient être couverts sur deux ou trois générations après ma mort. L'information n'a vraiment rien de réconfortant. De toute façon rien

de tout cela n'arrivera. Mon meilleur ami, un chercheur spécialiste de Beowulf prénommé Richard, m'a promis de détruire l'atelier par le feu si je venais à mourir avant lui. Je crois qu'il tiendra parole, mais malheureusement, je doute qu'il me survive. Aussi ai-je un plan pour piéger les lieux. Mais il me faut d'abord concevoir un moyen de le faire sans blesser personne, et surtout pas moi. Ce n'est pas à Richard que je ne fais pas confiance, c'est à la circulation. À la météo. Je ne fais pas confiance aux réseaux de communication, nonobstant la fibre optique et les micro-ondes. Je ne fais pas non plus confiance aux automobiles, surtout si elles n'ont pas de carburateur. Richard pourrait être en vacances ou en train de flirter avec une femme rencontrée sur la place du village au moment de ma mort soudaine. La réception sur les portables pourrait être suspendue à cause de la foudre ayant frappé une tour. Cela peut arriver. Je sais que Richard fera tout son possible pour s'acquitter de sa mission s'il en a la possibilité. Je sais qu'il le fera parce que c'est mon ami.

Je prends l'amitié très au sérieux. Si vous êtes mon ami et que vous avez besoin de moi, je saurai vous trouver. Je serai là, même si cela implique d'intervenir à coups de chaîne de vélo dans une bagarre à deux heures du matin dans une ruelle. Cela peut paraître extrême, mais je suis comme ça. De plus, j'attire des amis qui pensent comme moi. Je ne dis pas que c'est une bonne chose, mais c'est une chose. Richard détruira mon atelier par le feu parce que nous sommes amis, non à cause de ce qui s'est passé il y a trente ans.

Il semblerait probable ou prévisible de poursuivre par le récit de ce qui s'est passé il y a trente ans. Je vous le raconterai, mais pas encore. D'abord, je vais vous raconter ce qui s'est passé il y a dix ans.

Ma femme et moi passions quelques semaines à Paris. Le voyage était censé être une escapade romantique, sans les enfants, un beau moment festif et chaleureux en l'honneur de vingt ans d'un mariage parfait : sûr, aimant. Et de fait, ce fut bien une escapade romantique, mais malheureusement avec une autre. Ce qui n'est pas un aveu si étonnant en soi. Rien d'exceptionnel non plus à ce que ma partenaire d'aventure ait été une aquarelliste débutante de vingt-deux ans. Surprenant, mais pas exceptionnel. La seule chose extraordinaire est que je reconnaisse avoir sombré dans un cliché si pathétique. Cela arriva après que ma femme eut décidé de passer deux ou trois jours à Bordeaux avec la camarade d'université avec qui elle partageait sa chambre à l'époque, ce à quoi je l'encourageai innocemment. C'est cette histoire que je vais vous raconter maintenant. C'est une histoire sur la vieillesse et la jeunesse.

Premier cliché : j'aimais et j'aime ma femme, je ne m'étais pas lassé d'elle, je n'étais pas insatisfait de ma vie, de mes enfants ou de mon travail. Je n'étais pas en quête d'excitation, d'aventure ni même de sexe, même si tous trois ont leurs charmes. Cela commença de manière idiote, comme entre deux collégiens, trop timidement pour être un fantasme masculin, littéralement deux mains qui se frôlent, effleurement de deux surfaces de peau qui dure d'abord juste un peu trop puis se réitère. Comme la plupart des choses qui reviennent vous hanter,

elle me hanta dès le début. Un fantôme ne naît pas en une nuit.

Je ne m'étais jamais posé la question de savoir si j'étais cliché. Dans mon métier, en tant qu'artiste, c'est peut-être ce que j'étais exactement. J'étais un peu introverti, beaucoup me trouvaient plutôt bizarre, certains franchement bizarre, lunatique, un tantinet négligé, tête en l'air. Il est possible que j'aie eu de l'allure dans ma jeunesse, comme aurait dit ma mère, mais cela m'a toujours laissé indifférent, et en plus, il y a des chances que ça n'ait pas été vrai du tout. Apparemment, on devient cliché par manque d'attention. Trop peu vigilant, je n'étais que partiellement conscient de mon environnement.

Je me retrouvai par hasard à assister à une petite conférence au musée du jardin du Luxembourg. Aux murs, derrière la guide aux propos distinctement articulés et vêtue comme une hôtesse de l'air, étaient accrochés une trentaine de tableaux d'Eugène Boudin. Tous représentaient des vaches, bien sûr. J'en fus impressionné : tant de vaches. J'étais passablement rasé par les tableaux mais tout excité de me voir capable de suivre la conférence en français.

J'étais assis à côté d'une jeune femme qui devait avoir la peau la plus blanche que j'aie jamais vue. Elle était séduisante, j'imagine. Je n'y pensai pas sur le moment. Cela faisait bien des années que je ne m'étais pas demandé si quelqu'un était séduisant ou non. Je songeai que c'était peut-être la seule personne vraiment blanche que j'aie jamais vue, pensée certes terre à terre, mais non moins honnête. Pourtant elle ne ressemblait pas à ces poupées de porcelaine dont